

Élisabeth ou l'Équité

de **Éric Reinhardt**

mise en scène **Frédéric Fisbach**

avec **Valérie Blanchon, Anne Consigny**

Madalina Constantin, Alexis Fichet, Frédéric Fisbach
D.J. Mendel, Benoît Résillot, Gérard Watkins

12 novembre - 8 décembre, 21h

**dossier
de presse**

générales de presse :

les 12, 13, 14, 15 et 16 novembre à 21h

contacts presse

Hélène Ducharne
Carine Mangou

01 44 95 98 47
01 44 95 98 33

helene.ducharne@theatredurondpoint.fr
carine.mangou@theatredurondpoint.fr

Élisabeth ou l'Équité

de **Éric Reinhardt**
mise en scène **Frédéric Fisbach**
avec **Valérie Blanchon**..... *Carine Vallette (déléguee syndicale CFTC) /
l'avocate (amie d'Élisabeth Basilio)*
Anne Consigny *Élisabeth*
Madalina Constantin..... *Bénédicte (l'assistante d'Élisabeth Basilio) /
Lynn (l'assistante de Peter Dollan)*
Alexis Fichet *Pradeyrol, un syndicaliste*
Frédéric Fisbach *Bernard, le mari d'Élisabeth*
DJ Mendel *Peter Dollan*
Benoît Résillot *Jean-Paul Couvellaire*
Gérard Watkins *Denis Dubreuil*

scénographie, lumières, costumes Laurent P. Berger
vidéo Pierre Nouvel
assistante costumes Elisabeth Jacques
avec l'aimable participation de Maison Martin Margiela
assistant à la mise en scène Alexis Fichet

production Théâtre du Rond-Point / Le Rond-Point des tournées, coproduction Théâtre Liberté / Toulon, Cie Frédéric Fisbach,
avec l'aimable participation de Maison Martin Margiela

Le spectacle jouera le 11 et 12 décembre au Théâtre de la Liberté à Toulon

à paraître

Le texte sera publié le 3 novembre 2013 aux éditions Stock

contact presse éditions Stock

Vanessa Retureau
01 49 54 36 60 / 06 35 32 81 10
vretureau@editions-stock.fr



en salle Renaud-Barrault (745 places)

12 novembre - 8 décembre, 21h

dimanche, 15h, samedis 16 et 23 novembre, 17h30 et 21h

relâche les lundis et les 17 et 19 novembre

générales de presse : les 12, 13, 14, 15 et 16 novembre à 21h

plein tarif salle Renaud-Barrault 36€
tarifs réduits : groupe (8 personnes minimum) 21€ / plus de 60 ans 26€
demandeurs d'emploi 18€ / moins de 30 ans 15€ / carte imagine R 11€
réservations 01 44 95 98 21 - www.theatredurondpoint.fr - www.fnac.com

Note d'intention

Élisabeth, DRH, traverse les épreuves de la vie d'un énorme groupe industriel. Fermetures de site, conflits sociaux, joutes syndicales, grèves et cynismes en tous genres, dérives en tous sens, l'ultralibéralisme et la mondialisation bousculent Élisabeth, qui cherche le sens premier du mot « équité ». Première pièce du romancier Éric Reinhardt.

1. Il faut que je me souviene.

En septembre 2007, je lis *Cendrillon* d'Eric Reinhardt. Cela faisait longtemps que je n'avais pas été pris à ce point par un roman. Il y a des lectures qui rendent le monde excitant, qui réveillent l'intelligence et le désir de vivre. Un roman joueur, libre, mettant en scène un Paris que j'aime à travers les tribulations de son auteur que je ne connais pas encore mais qui me touche déjà ; la crise financière de 2008 est déjà là, avec ses acteurs principaux, fonds de pension, banques et traders. Une rare vitalité traverse le livre, due en grande partie à des trouvailles et des audaces formelles réjouissantes mais aussi à un humour irrésistible. J'ai guetté dans la presse et à la radio tout ce qui se rapportait à *Cendrillon*. J'ai lu ses romans précédents. Je découvrais un auteur qui allait « m'accompagner » pour un temps.

Début novembre 2007, je remonte la rue Saint Maur en scooter, je reconnais Eric Reinhardt qui traverse. Je l'arrête et lui dit en vrac, mon admiration, l'état d'effervescence que m'a procuré la lecture de *Cendrillon*, de ses autres livres... Nous nous reverrons quelques jours plus tard devant un café, nous sommes voisins. Nous nous verrons régulièrement pour le plaisir de la conversation. Je découvre un homme passionné par l'art et en particulier par le théâtre.

Il me parle de l'après *Cendrillon*, de la lente maturation du *Système Victoria* qui n'a pas encore de titre. Je lui confie mes doutes sur la suite à donner à mon travail, j'étais dans un état de confusion que j'essayais de masquer comme je pouvais.

Je sortais d'un été 2007 où j'avais été à l'honneur au Festival d'Avignon d'abord, à la Mostra de Venise ensuite, et pourtant... Je sentais que ma vie boitait, comme si je n'étais plus aux commandes. J'avais décidé de me jeter dans l'aventure du Centquatre avec énergie et enthousiasme, mais je sentais bien que je m'éloignais de quelque chose d'essentiel. Je ne ressentais pas encore le manque de la pratique du théâtre, de la création, du jeu, mais comme une gêne insistante et diffuse. Je confiais à Eric mes interrogations sur ce que j'étais en train de vivre, les joies et les difficultés d'une entreprise aussi énorme, engageant tant d'acteurs différents avec leurs attentes et leurs besoins, tous si différents. Une amitié s'est forgée avec le temps.

J'ai quitté la direction du Centquatre tout début 2010 pour retrouver la création et plus simplement ma vie. En septembre 2011, Eric Reinhardt publie *Le Système Victoria*. Je suis impressionné par le projet et la façon dont il le mène au bout. Il réussit à être encore une fois au cœur des questions qui creusent le présent. C'est un roman politique, radical et vénéneux qui trouble les rapports habituels entre homme et femme, droite gauche, dominant dominé. Il met à mal nos façons de nous retrancher trop souvent derrière des idées et des postures qui sont devenues impuissantes et tristes.

Éric Reinhardt aborde le travail sans porter de jugement à la va-vite, mais en rentrant dans la mécanique des métiers et la complexité des fonctions. Il ne s'agit pas de moquer les patrons ou de leur donner raison. Il ne s'agit pas de victimiser les salariés et de rentrer dans un discours partisan qui discrédite trop souvent ceux qu'il voulait soutenir. Son talent d'écrivain et d'homme, c'est de chercher à comprendre. Il nous incite à agir dans le monde en notre âme et conscience en ne perdant jamais de vue que notre plus grand ennemi est sans doute nous-mêmes. Il y a du Brecht chez lui. Quand je lis un roman d'Eric, j'apprends des choses, je comprends comment ça marche, il a le talent de rendre exaltant une réunion de chantier, ou un déjeuner entre collègues. Il y a au départ un travail d'investigation incroyable, il travaille comme un grand reporter de guerre. Il déplace le lieu du combat dans le champ de l'entreprise.

En novembre 2011, j'ai proposé à Éric d'écrire une pièce qui parlerait de ça, de la beauté et de la sauvagerie de tout ça : le travail. Des violences que tout ceux qui travaillent dans une entreprise finissent par accepter, plus ou moins consciemment. De la cupidité qui est aujourd'hui une valeur acceptée, théorisée, désirée. Il rêvait d'écrire pour le théâtre, je lui ai dit que le théâtre avait besoin d'une parole comme la sienne, qui n'a pas peur de s'aventurer sur les terrains minés en assumant la complexité des êtres et des événements. Il a accepté sans hésiter.

Je l'ai incité à écrire comme il le souhaitait, sans se soucier de la « faisabilité ». C'est dans les « problèmes » qu'il va nous poser, et dans les moyens scéniques que nous trouverons pour y répondre, par la mise en scène et le jeu, que le spectacle sera ou non, fort, inventif et beau : vivant. Il sait que le théâtre ne peut prétendre à être un art que dans l'articulation entre un auteur, un metteur en scène, des acteurs et des spectateurs. J'aime mettre en scène les pièces qui portent comme l'impossibilité de leurs représentations, écrites par des auteurs qui portent un rêve de théâtre. Ce sont eux qui font avancer l'art de la scène.

Avec ce projet je m'aventure sur un territoire que je n'ai jamais abordé jusque là. Je parle du travail, du rapport au travail, de l'intime et du commun dans le rapport au travail, des joies, des brutalités, de la survie en territoire hostile. De la vanité et du ridicule de la course au pouvoir... La tragicomédie de tout ça. Jusque-là, il me semblait qu'il me manquait l'expérience et la maturité pour évoquer ce sujet.

Élisabeth ou l'Équité est une sorte de conte moral qui se déploie sous la forme d'une grande pièce épique contemporaine. Elle se présente comme une pièce réaliste mais vrille dans son milieu, suspendue alors, entre la tragédie et des scènes de pure comédie.

J'ai vécu de l'intérieur la vie d'une entreprise qui même si elle était singulière, m'a permis de rencontrer des situations et des rapports qui se retrouvent dans la pièce, sans doute étaient-ils assez universels, représentatifs en tout cas de ce que l'on peut vivre dans une entreprise en général.

La direction d'Élisabeth essaye de la forcer à jouer le rôle du fusible, elle se retrouve mise à pied, isolée et perdue. Cela me rappelle des sensations, de stress profond, des états d'angoisse pénibles, dans lesquels je me souviens de moments suspendus de grande lucidité, de clarté calme. Ces moments sont une aubaine, ils sauvent.

À cette époque j'ai beaucoup pensé à un livre de Jan Kott *Shakespeare notre contemporain*. Dans ce livre, pour parler des grandes pièces historiques de l'auteur, il utilisait l'image d'un escalier, dont les personnages s'acharnent à gravir chaque marche et qui une fois arrivés en haut n'ont plus qu'à tenir le plus longtemps possible avant d'être précipités par un autre, plus jeune, plus fort, plus malin ou plus têtu ou plus traître... Parce que l'escalier du pouvoir ne débouche que sur le vide et cet escalier est à sens unique.

À l'époque du Centquatre, je ne me suis dit qu'une chose : « Il faut que tu te souviennes. »

Que je me souviens de tout, des réunions avec le personnel, avec les représentants syndicaux, avec la mairie, avec les politiques et l'administration municipale. Que je me souviens des CA, de la foule de sentiments et de pensées qui m'assaillaient à ce moment. De la peur, de la colère, de la rage, du désespoir... pour pouvoir en faire quelque chose. Que je me souviens de la complexité des situations difficilement réductible à une analyse univoque. Ce qui me frappe le plus rétrospectivement, c'est la sensation qu'à cette époque j'avais de ne plus avoir de corps. Ou plutôt d'être écartelé et d'avoir un mal fou à garder un centre, un quant-à-soi.

Un corps démembré par des injonctions impossibles à satisfaire.

En juillet 2012, j'ai lu une première version de la pièce. Elle n'était pas encore terminée mais l'essentiel était déjà là. Éric Reinhardt choisit de porter notre attention sur le détail d'une grande fresque, la vie d'une entreprise industrielle à l'heure de la mondialisation. Il choisit de traiter le sujet en nous plongeant dans la vie d'Élisabeth Basilico, DRH de ATM. On la suit, qui exerce ce métier si singulier qui par moment nous semble infaisable tant il fait appel à une sorte de schizophrénie. C'est passionnant de la voir avancer ses pions, ses arguments, aussi bien à New York devant le patron du fonds de pension qu'avec les responsables syndicaux ou avec le directeur général insupportable dont elle dépend.

On va assister à sa mise à mort professionnelle et sociale, orchestrée par la communication d'entreprise qui s'appuie sur des médias en quête de coupables... Et à sa renaissance après des jours douloureux et angoissés d'une solitude radicale et salvatrice.

L'auteur nous donne à vivre ce conflit, à travers le corps et le regard d'une cadre supérieure. Le seul fait qu'il choisisse cet axe, renverse notre façon d'appréhender l'événement et donne d'autres clefs de compréhension. Cela nous permet de sortir, de fait, mécaniquement, des réflexes qui troublent la lecture que nous avons de ces conflits qui se sont multipliés ces dernières années dans un mouvement national de désindustrialisation. On cherche moins à savoir qui sont les « gentils » et les « méchants », on rentre dans le réel, dans la complexité des choses, où le conflit, avant d'être un conflit de personnes est un conflit intérieur. Face à cela il ne reste aux acteurs de l'événement que la recherche d'une honnêteté, d'une « mesure », une faculté de jugement qui seules pourront les faire se déplacer un peu sur le terrain de l'autre et envisager des solutions communes, le début d'une pensée d'intérêt général.

Cependant, si la pièce s'articule autour d'une négociation qui a pour but d'arriver aux meilleures conditions de « départ » de cent quatre-vingt-douze salariés, il n'en demeure pas moins que ces personnes, après la pièce, juste après, seront dehors, sans emploi, au chômage. La pièce ne leur donne pas de visages, ils sont « hors champ » comme c'est le cas dans la vie. Ce n'est pas rien de perdre son travail. Ce n'est pas rien de se pointer à Pôle emploi, c'est dur, c'est humiliant souvent, on n'est plus rien, un poids mort, on ne fait plus partie des actifs, on est disqualifié. La pièce ne l'aborde qu'à travers la mise à pied de Basilico mais comme c'est difficile d'être en empathie avec une qui est en haut de l'escalier, qu'on admire et qu'on exècre et qu'on oubliera dès qu'elle aura été précipitée dans le vide. Une qui représente une vision paradoxalement déshumanisée de l'entreprise. Le paradoxe tient dans le H de sa fonction.

2. L'équipe.

En septembre 2012, nous avons fait une lecture devant Jean-Michel Ribes et une partie du comité de lecture du Rond-Point. Depuis, j'ai été dans la recherche des actrices et des acteurs qui allaient m'accompagner dans l'aventure. Je voulais une réunion de personnes qui viennent du théâtre bien sûr mais aussi du cinéma. J'ai envie de ne pas éviter le réalisme que propose la pièce.

J'ai longtemps cherché Élisabeth, je voulais constituer le reste de l'équipe à partir de l'actrice qui l'incarnerait. **Anne Consigny** a eu un coup de foudre pour la pièce et le rôle. Sa compréhension des enjeux de la pièce était impressionnante, très vite nous sommes rentrés dans le vif de la pièce. J'ai toujours eu un grand bonheur à la voir à l'écran depuis *Le Soulier de satin* de Manuel de Oliveira. Bluffé par l'apparente facilité de son jeu, à chaque fois comme une évidence et une grâce réservée, subtile et nuancée. Des qualités qui me semblaient essentielles pour jouer Élisabeth. Autour d'elle des compagnons de longue date comme **Gérard Watkins**, **Benoit Résillot**, **Valérie Blanchon**, des plus récents comme l'actrice franco-roumaine **Madalina Constantin**.

Éric m'avait demandé si j'étais partant pour que les scènes à New York soient en anglais. J'avais répondu avec enthousiasme, pour deux raisons : pour nombre d'entre nous, l'anglais est la langue internationale associée à nos professions, nombre de termes techniques que nous utilisons tous les jours sont anglais ; la deuxième était que cela me donnait l'occasion de « jouer » avec le surtitrage, d'introduire des éléments de distance dans la représentation, donc de jeu. Et puis je trouve toujours un bonheur d'entendre parler plusieurs langues. Mieux que tout, la langue nous fait nous sentir étrangers, condition première pour moi de la relation aux autres.

Je voulais trouver un acteur américain pour incarner Dollan. Qu'on entende l'américain ! Un acteur qui vienne d'une autre culture de jeu pour qu'il puisse venir troubler nos façons d'aborder le travail. C'est **DJ Mendel**, compagnon de route du cinéaste indépendant Hal Hartley, performeur, réalisateur, producteur de film, qui jouera le patron du fonds de pension.

Je tenais à jouer. Depuis mes retrouvailles avec le théâtre, mon amour pour cet art m'a poussé à chercher toutes les manières de le vivre qui s'offraient à moi. J'ai décidé de jouer dans *Élisabeth ou l'Équité*, parce que ça change tout d'être sur le plateau avec les acteurs, parce que le metteur en scène que je suis vient de là, parce que j'ai envie de me mettre au travail tous les soirs devant le public à leurs côtés et prendre les mêmes risques qu'eux.

Je poursuis mon compagnonnage avec **Laurent P Berger**. Dans la pièce les scènes se passent dans des lieux différents, éloignés, intérieurs souvent, dans des espaces professionnels ou intimes. Nous avons imaginé ensemble un espace théâtral ouvert qui puisse évoquer, dans un premier temps de façon réaliste, les espaces du travail en entreprise puis qui va se dépouiller au fur et à mesure, pour devenir un « théâtre monde », comme dans le théâtre élisabéthain habité par les corps et les voix des acteurs. La coulisse sera avouée et des « serviteurs de scène » chers au théâtre japonais, auront un rôle essentiel dans l'écriture de la mise en scène.

À partir du surtitrage, nécessaire pour les scènes en anglais, nous développons avec le vidéaste **Pierre Nouvel**, un travail sur l'écriture projetée. La place de l'écrit dans la vie professionnelle, mail, sms, tweet, est de plus en plus importante. Aujourd'hui, au cours d'un rendez-vous ou d'une réunion, nos écrans nous sollicitent et nous lisons tout en continuant à participer à la conversation. Cela peut ne rien avoir à faire avec ce que nous sommes en train de dire, cela peut au contraire être un message envoyé par une personne présente, pour souligner un détail important qui pourrait nous avoir échappé, un oubli. Ces usages se multiplient dans les réunions à plusieurs. Il y a là, comme un sous-texte, un off de la parole avec lequel j'aimerais jouer. Sans doute que nous utiliserons aussi la vidéo pour faire exister certains espaces difficiles, voire impossibles à représenter, que l'image seule peut prendre en charge.

Entretien avec Éric Reinhardt

Qui est cette femme, figure forte de l'entreprise, DRH, Élisabeth... Vous l'avez rencontrée ? Comment la voyez-vous sur le plateau ?

Élisabeth, qui se revendique libérale, est DRH d'un groupe industriel appartenant à un fonds de pension américain. À l'occasion d'un événement tragique survenu dans l'entreprise, elle voit son propre système se retourner contre elle et la broyer. Trahie, elle se met à réfléchir et retrouve ses valeurs d'adolescente. Élisabeth, plus jeune, a réellement été humaine et humaniste, elle l'est d'ailleurs en partie restée, sauf que cette fibre a été émoussée par le temps, elle a été ensevelie sous le quotidien et les responsabilités, la DRH a fini par négliger cette dimension de sa vie intérieure, à de rares exceptions près. De la même manière que l'on peut finir par aimer son conjoint mécaniquement, on peut finir par travailler mécaniquement, avec talent et efficacité mais sans vraiment réfléchir au sens de ce que l'on fait. Il est souvent plus simple de se laisser porter par le courant (surtout si l'entreprise rémunère royalement votre servilité), plutôt que de se compliquer la vie avec des cas de conscience, des scrupules, des idéaux ou de nobles pensées... On croise de plus en plus souvent des cadres supérieurs qui, après des années et des années de dévouement, se retrouvent éjectés du jour au lendemain avec la brutalité qu'eux-mêmes, la veille encore, dans certains cas, employaient vis-à-vis de leurs subalternes. Alors, c'est un peu comme si ces bons soldats loyaux se réveillaient soudain à eux-mêmes pour comprendre l'aveuglement dans lequel ils se sont sagement maintenus pendant des années, et ils changent de vie, ils tournent le dos au monde de l'entreprise, ils prennent leurs économies et ils vont faire du vin, ils montent une petite structure. Ces situations qui se multiplient sont symptomatiques de la violence du monde du travail. Élisabeth, sur le plateau, je l'imagine complexe, séduisante, toujours à la limite, insaisissable. Elle est alternativement terrible et attirante, sans que l'on sache très bien où elle se trouve, sauf à la fin. Elle n'est pas attendue, elle est en permanence une superposition de femmes diverses, à la fois féminine, maternelle, indépendante, conquérante, fragile, sincère, cinglante, professionnelle, rationnelle, détachée, lucide, exigeante. Ce qui m'intéresse, avec la femme de pouvoir, c'est qu'elle possède une dimension d'autorité comparable à celle de ses homologues masculins, tout en conservant un mystère et une sensibilité dont ils sont dépourvus, eux, la plupart du temps. Les hommes sont plus monolithiques dans l'exercice de leur pouvoir.

En quoi dresser cet état des lieux terrible d'un monde qui vacille vous a-t-il été essentiel ?

Cette peinture m'est venue d'une documentation accumulée pour écrire mon dernier roman, *Le Système Victoria*. Une avocate m'avait raconté deux histoires assez démentes vécues par une DRH qu'elle conseillait, et n'ayant pas utilisé cette matière dans mon roman j'ai décidé de m'en inspirer pour écrire une pièce de théâtre. Ce qui m'intéressait, c'est que ces deux histoires mettaient en relation, pratiquement sur le mode de la comédie, une petite usine française ancrée sur son territoire régional, et le pouvoir abstrait, international, climatisé, du fonds de pension new-yorkais, avec entre les deux une barrière idéologique incarnée par la barrière de la langue, l'anglais étant la langue de la finance, de la domination, et le français une langue ancienne et résistante. J'aimais l'idée de faire se rencontrer, physiquement, sur un plateau de théâtre, lieu du langage par excellence,

Les cadres que vous faites travailler, en gros vous leur dites : acceptez les règles que nous avons fixées, jouez le jeu, vous verrez bien jusqu'où vous parviendrez à vous élever dans la structure, de toute manière c'est la seule voie à suivre pour atteindre les sommets. Alors ils vous obéissent comme des enfants, c'est pour ça que le monde est fou et qu'il court à sa perte : ces dirigeants sont comme de grands enfants, leur petite voiture a juste changé de taille et ils sont hyperintelligents : mais c'est tout. Leur intelligence s'est développée comme une espèce de maladie perfide dans les hautes sphères de leur mental mais tout le reste est resté à l'état d'enfance. Ton type, ce matin, il a beau avoir fait Polytechnique ou je ne sais quoi, il va se soumettre à ton pouvoir, il va être comme un gamin devant l'institutrice qui le convoque, tu vas peut-être le priver de son avenir comme on retire son pain au chocolat à un enfant : s'il n'était pas un écolier soumis il refuserait le principe de cet entretien, il te dirait qu'il faut le juger sur son parcours professionnel (...)

EXTRAIT

ces deux langues, ces deux visions du monde, ces deux rapports au réel : le financier new-yorkais d'un côté, les syndicalistes à la française de l'autre, avec entre les deux la DRH, Elisabeth. À ce moment-là de la pièce, personne ne parle le même langage : cette situation burlesque rend très bien compte du monde dans lequel nous vivons. Plus généralement, ce que j'ai voulu mettre en évidence, c'est que les cadres supérieurs, dans les entreprises, ont une réelle responsabilité, qu'ils le veuillent ou non, par rapport à la question de l'intérêt général. Tout ne peut pas venir du politique et du législateur, c'est trop facile de se réfugier derrière ce fatalisme en faisant croire qu'on ne peut pas s'opposer à la marche du monde, que le système mondialisé est plus puissant que tout, qu'il faut se résigner à endurer ses coups et ses nuisances, sa froideur, son inhumanité. C'est faux, il est possible d'organiser des micro-résistances, localement et sur des cas particuliers, encore faut-il en avoir conscience et envie. Les cadres supérieurs, et en particulier les DRH, disposent d'une certaine marge de manœuvre, ils ont une responsabilité dans la société. Il faut le dire, il faut le rendre manifeste, c'est ce que j'ai voulu faire avec cette pièce : montrer qu'on peut agir, de l'intérieur, en retrouvant en soi le chemin d'un certain humanisme. Mais sans le dire, en jouant masqué. C'est une résistance qui ne fonctionne que si elle reste invisible. Voilà un paradoxe passionnant pour un écrivain.

Vous passez du roman au théâtre, pourquoi ? Qu'est-ce que le théâtre peut vous apporter que le roman ne vous apporte pas ?

Mais le théâtre justement ! C'est-à-dire le plateau, les comédiens, l'incarnation. J'adore le théâtre depuis longtemps, j'y vais énormément, c'est un réel besoin, pour moi, de voir des spectacles. La lumière, l'atmosphère, le son, le corps, la voix, le temps, l'espace, le mouvement, l'énergie, dans un lieu, la scène du théâtre, qui devient une représentation du monde, une stylisation de la réalité, une projection d'un univers mental : c'est ce que j'aime, comme spectateur, et c'est à quoi j'ai eu envie de me confronter en écrivant une pièce de théâtre. Voir un comédien vivre une réplique et incarner une pensée, avec son souffle, dans sa chair, avec toute la fragilité, la possibilité de grâce et de magie, mais aussi de chute, que cela suppose, c'est ce que je recherche à travers cette expérience. Le roman, on l'écrit seul dans son bureau, pendant des mois voire des années, on se fait à soi-même son propre spectacle, on se procure à soi-même des sensations, de la peur, du plaisir, des angoisses et du réconfort, mais on est à la fois le créateur et le spectateur, seul avec soi-même. Puis, quand le roman est imprimé puis diffusé, le lecteur partage avec son auteur un temps et un espace dans lesquels celui-ci n'est plus depuis longtemps, il y a un décalage. Ce que j'aime et recherche, en définitive, avec le théâtre, c'est le présent, l'incarnation. En d'autres termes le mystère de la vie.

Suivez-vous le travail que conduit Frédéric Fisbach ? Etes-vous associé aux choix de l'espace, de la distribution, du rythme ?

Je connais le travail de Frédéric Fisbach depuis quelques années, et il me plaît beaucoup. C'est lui qui m'a passé commande de cette pièce, en me laissant une totale liberté. Je l'en remercie car ce faisant il m'a permis de concrétiser un de mes plus vieux rêves. Frédéric m'a consulté sur la distribution, en particulier pour le rôle d'Élisabeth, car il était essentiel pour moi qu'elle soit jouée par une comédienne que j'aime profondément. Pour le reste, je préfère le laisser s'accaparer le texte, travailler seul, tracer ses perspectives et déployer son esthétique, pour me surprendre et faire de cette pièce autre chose que ce que moi, en l'écrivant, j'ai pu imaginer qu'on pouvait faire. Sinon, à quoi bon ? Quel serait l'intérêt de faire appel à un fidèle régisseur ? Si j'écris du théâtre, c'est parce que j'aime le théâtre, l'art de la mise en scène : j'ai donc envie que Frédéric, sans se sentir surveillé, déploie son art de metteur en scène, emmène mon texte dans son monde et fasse œuvre à son tour, afin qu'il y ait, sur le plateau, pendant les représentations, une évidence, quelque chose d'irréfutable et de lumineux qui s'impose à tous. Le théâtre devient intéressant quand il n'y a plus de théâtre mais une vérité qui s'impose au spectateur. Quand la scène devient un prolongement du spectateur, comme si lui-même était en train de rêver la pièce. C'est à cela, pour moi, que toute mise en scène doit prétendre, et je ne veux pas interférer dans ce fragile processus. Cela étant dit, j'ai très envie de pouvoir assister, une fois de temps à autre, aux répétitions, et Frédéric aussi. C'est une aventure artistique et humaine dont j'ai envie de me sentir proche jusqu'au bout, en compagnie des comédiens et de tous ceux qui travailleront sur le spectacle. Et s'il faut apporter des modifications de dernière minute à mon texte pour satisfaire un comédien ou répondre à des problèmes de rythme, j'ai déjà fait savoir que je le ferais volontiers. Il faut être à l'écoute du plateau.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE NOTTE

(...) Tu es complice de cet enlaidissement de notre réalité : tu y participes activement.

Il est possible qu'un jour ce système se retourne contre toi. J'aimerais bien être dans les parages quand les mâchoires de tes méthodes s'en prendront à ta charmante personne : juste pour voir ta surprise.

Je te consolerais. Tu basculeras peut-être dans l'autre camp.

EXTRAIT

Éric Reinhardt

auteur

Eric Reinhardt est né en 1965 et habite à Paris. Il a publié *Demi-sommeil* (Actes Sud, 1998), *Le Moral des ménages* (Stock, 2002), *Existence* (Stock, 2004), *Cendrillon* (Stock, 2007) et *Le Système Victoria* (Stock, 2011), qui a figuré sur les listes des prix Goncourt, Renaudot et Académie française.

En 2009, dans le cadre de son programme des Petites Formes, la Comédie-Française lui a passé commande d'une pièce courte sur le thème de l'argent, *Leverage de quatre*, paru à L'Avant-Scène Théâtre. La même année, à la demande du musée du Louvre, il s'est inspiré du tableau *Le Dessert de gaufrettes* de Lubin Baugin pour écrire la nouvelle *Vingt minutes il y a vingt ans*, parue en 2010 chez Flammarion dans un ouvrage collectif intitulé *Le Petit Pan de mur jaune*.

En 2010, il a signé le livret d'un ballet d'Angelin Preljocaj pour l'Opéra Bastille, *Siddharta*, dont il a été le dramaturge, avec une musique originale de Bruno Mantovani et une scénographie de Claude Lévêque.

Le livre d'art qu'il a conçu avec Christian Louboutin à l'occasion du vingtième anniversaire de sa maison a paru en novembre 2011 aux éditions Rizzoli New York, avec un long entretien entre le chausseur et l'écrivain.

En 2012, dans le cadre du programme de rencontres « La création à l'œuvre », il a été invité par le Centre Pompidou à parler de son travail. Il reçut la même année un Globe de cristal d'honneur pour l'ensemble ses livres.

En mai 2013, il a été président du jury d'Impatience, festival du théâtre émergent, organisé par le Théâtre du Rond-Point et le CENTQUATRE avec Télérama.

Eric Reinhardt travaille actuellement, avec le metteur en scène Pascal Rambert, sur un scénario de long-métrage, *Gladys*, que ce dernier réalisera.

Élisabeth ou l'Équité est sa première pièce de théâtre.

Frédéric Fisbach

metteur en scène, interprète - *Bernard, le mari d'Élisabeth*

Après une formation de comédien au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, Frédéric Fisbach accompagne les premières années de l'aventure de la compagnie de Stanislas Nordey jusqu'au Théâtre Nanterre-Amandiers. Il crée sa première mise en scène en 1992 au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, *Les Aventures d'Abou et Maimouna dans la lune* d'après Bernard-Marie Koltès. À la suite de ce spectacle il fonde sa compagnie l'Ensemble Atopique et devient artiste associé de la Scène Nationale d'Aubusson. En 1994, il monte *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, avant de s'intéresser à Maïakowsky, Kafka, Racine, Corneille et à Strindberg avec *L'Île des morts*. Lauréat de la villa Medici hors les murs en 1999, il séjourne au Japon, découvre les arts traditionnels de la scène et rencontre l'auteur dramatique Oriza Hirata, dont il mettra en scène *Tokyo Notes* et *Gens de Séoul*. De 2000 à 2002, il est artiste associé au Quartz de Brest, il crée *Les Paravents* de Jean Genet avec la compagnie de marionnettistes traditionnels japonais Youkiza et *Bérénice* de Racine avec le chorégraphe Bernardo Montet. Il est ensuite nommé directeur du Studio-Théâtre de Vitry en 2002 puis est codirecteur avec Robert Canterella du CENTQUATRE de 2006 à 2009. Artiste associé du Festival d'Avignon en 2007, il propose pour la Cour d'honneur une installation, performance de trois jours et trois nuits où il convie le public à des conférences, ateliers de pratiques théâtrales et à la représentation de *Les Feuillettes d'Hypnos* de René Char. Il présente aussi *Les Paravents* de Jean Genet. Au Festival d'Avignon 2011, il monte *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg avec notamment Juliette Binoche. En 2013, il y met en jeu *Corps...* d'après le roman d'Alexandra Badea.

Il met en scène des opéras, contemporains ou classiques, et réalise un long métrage en 2007, *La Pluie des prunes* qui reçoit le Prix du meilleur film au Festival du film de Genève.

repères biographiques depuis 2000

théâtre - mise en scène

- 2013 *Corps...* d'après le roman d'Alexandra Badea
- 2011 *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg
- 2010 *The descendants of the eunuq admiral* de Kuo Pao Kun
Phèdre de Racine
- 2007 *Les Feuillettes d'Hypnos* de René Char
Les Paravents de Jean Genet
- 2006 *Gens de Séoul* de Oriza Hirata
- 2005 *Animal* de Roland Fichet
- 2004 *L'Illusion comique* de Corneille
- 2003 *Dors mon petit enfant* de Jon Fosse
Cendres et lampions de Noëlle Renaude
Agrippine, livret de Vincenzo Grimani
- 2002 *Les Paravents* de Jean Genet
L'Annonce faite à Marie de Paul Claudel
- 2001 *Bérénice* de Racine
co-dirigé avec Bernardo Montet
- 2000 *Tokyo Notes* de Oriza Hirata

opéra - mise en scène

- 2004 *Shadowtime* de Brian Ferneyhough
livret Charles Bernstein
- 2003 *Kyrielle du sentiment des choses*,
opéra de Jacques Roubaud,
musique François Sarhan
Agrippina de Haendel,
direction Jean-Claude Malgoire
- 2000 *Forever Valley*, opéra d'après le roman de
Marie Redonnet, musique Gérard Pesson

théâtre - interprète

- 2010 *Images latentes* de Joana Hadjithomas
et Khalil Joreige
- 2009 *Phèdre* de Racine, m.e.s. Frédéric Fisbach
- 2005
- 2012 *Hippolyte* de Robert Garnier,
m.e.s. Robert Cantarella

Valérie Blanchon

interprète - *Carine Vallette (déléguee syndicale CFTC) /
l'avocate (amie d'Elisabeth Basilico)*

Valérie Blanchon est formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, dans les classes de Philippe Adrien et Catherine Hiegel. Elle collabore à la création de l'Ensemble Atopique avec Frédéric Fisbach, joue dans ses spectacles entre 1997 et 2003 (*L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *Les Paravents* de Jean Genet, *L'Illusion comique* de Pierre Corneille), et participe avec lui à différents projets de recherche à Aubusson et au Studio théâtre de Vitry.

Avec Jean-Pierre Vincent elle interprète Molière, Alfred de Musset, Jean Luc Lagarce ; avec Stanislas Nordey, Heiner Müller ; avec Alain Françon, Anton Tchekhov ; avec Wajdi Mouawad, artiste invité au festival d'Avignon 2010, elle crée la pièce *Ciels*.

Elle travaille également sous la direction d'Agnès Bourgeois, Michel Didym, Adel Hakim, Jean-Claude Fall, Yves Beaunesne, Christian Colin, Richard Sammut, Aurélia Guillet, Myriam Marzuki, Sophie Lecarpentier, Jean-Christophe Blondel... Elle met en scène et adapte plusieurs textes dont *Journal d'une autre*, *Lydia Tchoukovskaïa/Anna Akhmatova* au théâtre Paris-Villette, *Aurélia Steiner* de Marguerite Duras au Studio théâtre de Vitry, *La Chasse au Snark* de Lewis Carroll au festival maritime de Portsmouth (Grande-Bretagne).

Et joue dans des courts métrages dont *Vie matérielle* de Franck Eslon, pour lequel elle reçoit le prix d'interprétation féminine au festival Paris tout-courts.

Anne Consigny

interprète - *Élisabeth*

Anne Consigny débute au théâtre en 1972 à neuf ans, dans *Le Soulier de satin* de Claudel, mis en scène par Jean-Louis Barrault. En 1980, à dix-sept ans, elle sort première du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. L'année suivante, elle est engagée par Peter Brook pour *La Cerisaie* de Tchekhov, puis entre à la Comédie-Française, dont elle démissionne en 1984. Après s'être essayée à la mise en scène à Lisbonne en compagnie de Luis Miguel Cintra, avec *Père* de Strindberg (elle fera par la suite deux autres mises en scène), elle interprète de nombreux rôles au théâtre jusqu'en 2003. On retiendra notamment sa prestation dans *La Place Royale* de Corneille mise en scène par Brigitte Jaques (qui fera l'objet d'un téléfilm de Benoît Jacquot en 1993), dans *Le Masque de Robespierre* de Gilles Aillaud mis en scène par Jean Jourdheuil en 1996, dans *Elvire* de Bernstein mis en scène par Patrice Kerbrat en 2002 et dans *La Preuve* de David Auburn, mise en scène par Bernard Murat en 2003. Elle est nominée aux Molière par deux fois (2002 et 2003).

Alors qu'elle ne l'avait abordé que brièvement au début de sa carrière, avec *Le Soulier de satin* de Manoel de Oliveira en 1984, le cinéma prend progressivement la place du théâtre dans sa vie professionnelle. Après Isabelle Nanty, Arnaud Desplechin l'engage pour un jour de tournage dans *Léo dans la compagnie des hommes*. Cette journée de tournage va changer sa vie, puisque c'est à la suite de ce film que Stéphane Brizé lui confie le rôle de Fanfan dans *Je ne suis pas là pour être aimé*, qui lui vaut sa première nomination aux César. Au cours des années suivantes, elle joue notamment dans *Le Scaphandre et le Papillon* de Julian Schnabel et *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin. 2009 la voit tourner aussi bien dans *La Première Étoile* de Lucien Jean-Baptiste que dans *Les Herbes folles* d'Alain Resnais, qu'elle retrouvera en 2012 pour interpréter une des Eurydice de *Vous n'avez encore rien vu*.

Anne Consigny a également tourné pour la télévision, notamment pour trois séries (*L'État de Grâce* de Pascal Chaumeil en 2007, *Les Beaux mecs* de Gilles Bannier en 2011, *Les Revenants* de Fabrice Gobert en 2012 puis 2014) et le film *E-Love* d'Anne Villacèque.

repères biographiques

théâtre (sélection)

- 2014 *Savannah Bay* de Marguerite Duras, m.e.s. Didier Bezace
- 2013 *Élisabeth ou l'équité* d'Eric Reinhardt, m.e.s. Frédéric Fisbach
- 2003 *La Preuve* de David Auburn, m.e.s. Bernard Murat
- 2002 *Elvire* d'Henry Bernstein, m.e.s. Patrice Kerbrat
- 1996 *Le Masque de Robespierre* de Gilles Aillaud, m.e.s. Jean Jourdheuil
- 1992 *La Place Royale* de Corneille, m.e.s. Brigitte Jaques
- 1984 *Les Estivants* de Gorki, m.e.s. Jacques Lassalle
- 1982 *Les Corbeaux* d'Henry Becque, m.e.s. Jean-Pierre Vincent
- 1981 *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov m.e.s. Peter Brook

cinéma (sélection)

- 2013 *Sous le figuier* d'Anne-Marie Etienne
12 ans d'âge de Frédéric Proust
- 2012 *Vous n'avez encore rien vu* d'Alain Resnais
- 2009 *Rapt !* de Lucas Belvaux
Les Herbes folles d'Alain Resnais
La Première Étoile de Lucien Jean-Baptiste
John Rabe, le juste de Nankin de Florian Gallenberger
Bambou de Didier Bourdon
- 2008 *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin
Le Grand Alibi de Pascal Bonitzer
Coupable de Laetitia Masson
- 2007 *Le Scaphandre et le Papillon* de Julian Schnabel
- 2005 *Je ne suis pas là pour être aimé* de Stéphane Brizé
- 2003 *L'Équipier* de Philippe Lioret
- 1984 *Le Soulier de satin* de Manoel de Oliveira

Madalina Constantin

interprète - *Bénédicte (l'assistante d'Elisabeth Basilico) / Lynn (l'assistante de Peter Dollan)*

Madalina Constantin est née en Roumanie. Elle fait ses études à l'Académie de Théâtre de Cinéma de Bucarest.

À sa sortie, elle commence à travailler avec Catalina Buzoianu dans *Lolita* de Nabokov et dans *L'Odyssée* au Théâtre National de Bulandra et au Mic Theatre. En 2003 elle est admise au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. La même année elle entame un compagnonnage avec Eva Doumbia, notamment sur des textes de Dieudonné Niangouna.

En 2005 elle fonde avec l'auteur et metteur en scène Alexandra Badea la compagnie Europ'artes qui défend les écritures contemporaines. Elles créent ensemble *Histoires de familles* de Biljina Srblianovic, *La Femme comme champ de bataille* de Matei Visniec ou *Fuck You Europa* de Nicoleta Esinescu et la création des premiers textes d'Alexandra Badea, *Mode d'emploi* et *Contrôle d'identité*.

En 2006 elle rencontre Anatoli Vassiliev, assisté de Stéphanie Lupo sur des textes de Marguerite Duras. En 2010 elle le retrouve à Rome pour une étude sur les textes d'Anton Tchekhov, elle se passionne pour sa méthode des perspectives ludiques. Cette rencontre décisive oriente son travail d'actrice. En 2010 elle explore des textes d'Albert Camus et de Jean Genet dans le spectacle *Quel chemin reste-t-il que celui du sang ?* mis en scène par Sophie Rousseau à la Rose des Vents.

Elle joue pour Dieudonné Niangouna dans la mise en scène de son texte *Sheda* présenté à la Carrière Boulbon dans le cadre du Festival d'Avignon 2013. Dans la même édition elle joue pour la première fois dans une mise en scène de Frédéric Fisbach pour la création de *Corps...*, une adaptation du premier roman d'Alexandra Badea : *Zone d'amour prioritaire*.

Madalina Constantin partage son travail entre le théâtre et le cinéma. En Roumanie elle a tourné dans des longs métrages comme *Béni soit prison* de Nicolae Margineanu, *Bloodrayn* de Owi Ball ou des films pour la télévision comme *Gunpowder Treasure and Plot* réalisé par l'anglais Guillis McKannon pour BBC. En 2008 elle tourne dans le premier long métrage de Fanny Ardant *Cendres et Sang*, présenté au Festival de Cannes l'année suivante.

Avec le court métrage *Solitudes* de Liova Jedlicki, elle remporte en 2013 le Prix d'Interprétation Féminine au Festival de Clermont-Ferrand.

Alexis Fichet

interprète, assistant à la mise en scène - *Pradeyrol, un syndicaliste*

Assistant de Frédéric Fisbach sur plusieurs spectacles entre 2002 et 2008, Alexis Fichet est membre du collectif rennais Lumière d'août. Auteur et metteur en scène, il travaille exclusivement sur les textes d'auteurs contemporains, qu'ils viennent du théâtre ou de la littérature.

Depuis *Vos ailes les mouettes* (2004) jusqu'à *Oraliu* (2013-14), son travail d'écriture questionne le rapport de l'homme aux animaux, et à son environnement. Les formes théâtrales qu'il propose s'imprègnent souvent des arts plastiques, jusqu'à devenir des installations, comme dans *Over Game*, en 2011. Régulièrement, il met en scène ses propres textes : *Vos ailes les mouettes*, *Plomb laurier crabe*, ou *Hamlet and the something pourri*, publié au Solitaires intempestifs.

D.J. Mendel

interprète - *Peter Dollan*

DJ Mendel travaille avec des metteurs en scène d'avant-garde tels que Richard Foreman, (*The Universe ; Permanent Brain Damage* et *Panic !*), Karen Coonrod (*Christmas at the Ivanov's / CSC*), et 31 Down (*Red Over Red, Here At Home*). Récemment, il présente un seul en scène, *Dick Done Broke*, au Théâtre Bushwick Starr à Brooklyn.

D.J. joue à plusieurs reprises sous la direction de Hal Hartley dans les films *Meanwhile* (2012), *The Girl from Monday* (2004), et *Fay Grim* (2007). Au cinéma, il tourne aussi avec Richard Sylvarnes dans *The Cloud of Unknowing* (2004) et *H.C.E* (2007), tous les deux présentés au festival du film de Tribeca. En 2006, il est le rôle-titre de *Charlie* de Salvatore Interlandi.

Outre la réalisation de films et pièces de théâtre, il met en scène les performances de nombreux artistes : *Symphony for the Dance Floor* de Daniel Bernard Romain au Festival Next Wave de la Brooklyn Academy of Music. Aux Subsistances, à Lyon, il a créé *This Clement World* de Cynthia Hopkins.

Il écrit, réalise et apparaît dans son propre film *Make Pretend* en 2003 puis réalise *Planet Earth : Dreams* sur un scénario de Richard Foreman.

Benoît Résillot

interprète - *Jean-Paul Couvellaire*

Depuis 1996, Benoit Résillot joue dans des mises en scène de Frédéric Fisbach (*L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *L'Île des morts* d'August Strindberg, *Le Gardien de tombeau* de Franz Kafka, *À trois* de Barry Hall, *Bérénice* de Jean Racine, *Les Paravents* de Jean Genet, *L'Illusion comique* de Pierre Corneille, *Les Feuilles d'Hypnos* de René Char). Il est assistant et dramaturge de Frédéric Fisbach pour *Un avenir qui commence tout de suite* de Vladimir Maiakovski, *Agrippina* de Georg-Friedrich Händel, *Kyrielle du sentiment des choses* de François Sarhan, *Shadowtime* de Brian Ferneyhough, *Mademoiselle Julie* de Strindberg.

Il joue également dans *Les Perses* d'Eschyle, mise en scène d'Olivier Werner (2000), dans *Madame Ka* de Noëlle Renaude (2002), mise en scène par Florence Giorgetti, dans *Bastards of millionaires* de Laurent Quinton mise en scène d'Alexis Fichet (2009), *D'un retournement l'autre* de Frédéric Lordon, mise en scène de Judith Bernard (2012), et prochainement dans *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck, mise en scène de Daniel Jeanneteau.

Il met en scène *40 minutes de théâtre réel* sur des textes de Daniil Harms, *C'est pas la même chose*, textes de Pierre Louÿs, spectacle présenté dans les cafés (2000). Puis, au Studio Théâtre de Vitry, *Cavaliers vers la mer* de John M. Synge (2006) et *Twitille* de Catherine Hubert (2009).

En 2007, il écrit et performe le striptease *When I was a child, I will be a girl*. Il dirige régulièrement des ateliers de pratique théâtrale. Depuis 2010, il enseigne l'histoire du théâtre français (University of Illinois).

Gérard Watkins

interprète - *Denis Dubreuil*

Gérard Watkins est né à Londres en 1965. Il passe une partie de son enfance en Scandinavie et aux États-Unis et s'installe en France en 1973. Il écrit sa première pièce en un acte en 1980, qu'il met en scène au Lycée International de St-Germain-en-Laye. Il écrit également paroles et musique pour son groupe, « Western Eyes », dans lequel il chante et joue de la guitare jusqu'en 1988.

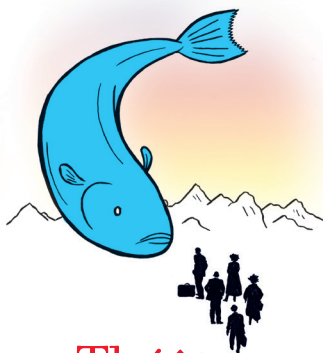
En Classe Libre, au cours Florent, il écrit *Scorchés*, qu'il met en scène avec une quinzaine d'acteurs. Il entre ensuite au C.N.S.A.D, où il écrit *Barcelone*, tout en suivant des cours avec Viviane Theophilides, Michel Bouquet, Pierre Vial, et Gérard Desarthe.

Il joue ensuite comme acteur dans une trentaine de productions, avec Véronique Bellegarde, Jean-Claude Buchard, Elizabeth Chailloux, Michel Didym, André Engel, Marc François, Daniel Jeanneteau, Philippe Lanton, Jean-Louis Martinelli, Lars Norén, Claude Régy, Yann Ritsema, Bernard Sobel et Jean-Pierre Vincent. Il joue au cinéma avec des réalisateurs comme Julie Lopez Curval, Jérôme Salle, Yann Samuel, Julian Schnabel, Hugo Santiago et Peter Watkins. Depuis 1994, il dirige sa compagnie, le Perdita Ensemble, pour laquelle il met en scène tous ses textes, *La Capitale secrète*, *Suivez-moi*, *Dans la forêt lointaine*, *Icône*, *La Tour*, *Identité* dans des espaces différents, navigant de théâtres comme l'Echangeur et le Colombier à Bagnolet, au Théâtre Gérard Philipe de St-Denis, Théâtre de Gennevilliers, la Ferme du Buisson, et le Théâtre de la Bastille, en passant par la piscine municipale de St-Ouen. Il est lauréat de la fondation Beaumarchais, et de la Villa Medici Hors-les-Murs, pour un projet sur l'Europe.

Il vient de créer, *Lost (Replay)* Création Douai Octobre 2012/Théâtre Bastille 2013, et prépare actuellement *Je ne me souviens plus très bien* ; *Monsieur Qui et les Maîtresses de l'Univers* ainsi que *Europia / fable géo-poétique* spectacle de sortie des élèves de l'ERAC 2013. Il est lauréat du Grand Prix de la littérature dramatique 2010.

Monsieur Qui et les Maîtresses de l'Univers vient d'être déposé au Centre National du Théâtre pour l'aide à la création.

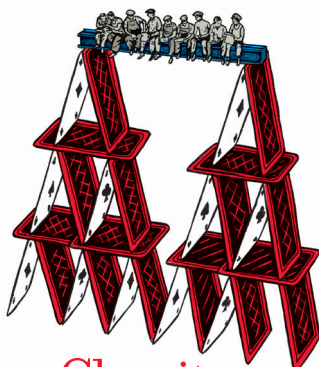
À l'affiche



Théâtre sans animaux reprise

texte et mise en scène **Jean-Michel Ribes**
avec **Caroline Arrouas, Annie Gregorio, Philippe Magnan, Christian Pereira, Marcel Philippot**

19 novembre - 8 décembre, 18h30



Chapitres de la chute

Saga des Lehman Brothers

de **Stefano Massini**
mise en scène **Arnaud Meunier**
avec **Jean-Charles Clichet, Philippe Durand, Martin Kipfer, Serge Maggiani, Stéphane Piveteau, René Turquois**

7 - 30 novembre, 19h



Perplexe

de **Marius von Mayenburg**
mise en scène **Frédéric Béliet-Garcia**
avec **Valérie Bonneton, Samir Guesmi, Christophe Paou, Agnès Pontier**

4 décembre - 5 janvier, 20h30



Scènes de la vie d'acteur

d'après le livre éponyme de **Denis Podalydès**
adaptation, mise en scène et jeu **Scali Delpeyrat**

10 octobre - 10 novembre, 21h

Trousses de secours en période de crise
Rodolphe Burger et Pierre Alféri
28 novembre 2013, 18h30

Jean-Michel Espitallier
Geographic Fantasy
29 novembre 2013, 18h30

Yves Pagès
Emploi fictif et sommeil paradoxal
30 novembre 2013, 18h30



Les Visages et les Corps

de **Patrice Chéreau**
mise en scène et jeu **Philippe Calvario**

17 octobre - 10 novembre, 19h

Martin Granger - Olivier Salon
Conférence en forme de poire
5 décembre 2013, 18h30

Frédéric Ferrer
Les déterritorialisations du vecteur
6 décembre, 18h30

Jacques Bonnaffé
Jean-Christophe Bailly
Tout autour...
7 décembre, 18h30



Un métier idéal

un projet de et avec **Nicolas Bouchaud**
d'après le livre de **John Berger, Jean Mohr**
mise en scène **Eric Didry**

21 novembre - 4 janvier, 21h

La Piste d'envol
Une révolution
mardi 12 novembre, 12h30
Alors Carcasse
mardi 26 novembre, 12h30

Des femmes qui font des trucs bizarres dans les coins
26 novembre, 18h

Retrouvez tous les événements sur
www.theatredurondpoint.fr

contacts presse

Hélène Ducharme attachée de presse

Carine Mangou attachée de presse

Justine Parinaud assistante presse

01 44 95 98 47

01 44 95 98 33

01 44 95 58 92

helene.ducharme@theatredurondpoint.fr

carine.mangou@theatredurondpoint.fr

justine.parinaud@theatredurondpoint.fr

accès 2^{bis} av. Franklin D. Roosevelt 75008 Paris métro Franklin D. Roosevelt (ligne 1 et 9) ou Champs-Élysées Clemenceau (ligne 1 et 13)
bus 28, 42, 73, 80, 83, 93 parking 18 av. des Champs-Élysées librairie 01 44 95 98 22 restaurant 01 44 95 98 44 > theatredurondpoint.fr

